

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Chela'h



Au Puits de La Paracha

Chela'h Lekha

« Et nous fûmes ainsi à leurs yeux » : être téméraire dans le domaine de la sainteté sans se préoccuper de ce que pensent les gens

« Et nous fûmes à nos propres yeux comme des sauterelles et c'est ainsi que nous fûmes à leurs yeux. » (13, 33)

La Torah vient par ces quelques mots nous enseigner un chapitre entier concernant la témérité que le juif doit acquérir dans le domaine de la sainteté.

Selon le Rav de Kotsk (Emet V'Emouna 496), le reproche essentiel qui fut adressé aux explorateurs résidait dans le fait qu'ils ajoutèrent à leurs paroles *« et c'est ainsi que nous fûmes à leurs yeux »*. Car qu'importe à l'homme la manière dont il apparaît aux yeux des autres ! Qu'il suive le chemin qu'il s'est tracé suivant ses propres aptitudes et les forces qui sont les siennes, sans se retourner à chaque fois pour regarder ce que l'on pense de lui ! Que va lui ajouter ce qu'un tel pense à son sujet ?

Un juif se rendit une fois chez le Grize de Brisk et commenta devant lui l'explication de Rachi à propos du verset *« J'ai habité avec Lavan et je me suis attardé jusqu'à présent (...) j'ai acquis des bœufs et des ânes »* (Béréchit 32, 6). Rachi explique : « Je n'ai pas appris de leurs mauvaises actions. » Ce juif le commente en disant : Yaakov signifia par-là à Essav "si tu te demandes comment j'ai pu vivre aussi proche de Lavan sans apprendre de sa mauvaise conduite, sache que c'est par le mérite de ne l'avoir considéré que comme un bœuf ou un âne et pas plus. Dès lors, quel rapport existe-t-il entre lui et moi ? C'est ce qui m'a permis d'être préservé de sa mauvaise influence !"

Ce commentaire trouva grâce aux yeux du Grize et il déclara : « Certes, ce n'est pas le sens littéral du verset, cependant, le contenu de cette explication est vrai en elle-

même : nombreux sont, en effet, victimes de mauvaises fréquentations. Cela vient nous enseigner un bon conseil à ce sujet : considérer ces "faux amis" comme des bœufs et des ânes. Personne ne recherche leur compagnie afin d'apprendre de leur conduite ! »

Un juif aborda un jour Rav Motèle de Salonime alors qu'il allait dans les rues de Tel-Aviv vêtu des vêtements traditionnels des Hassidim en Eretz Israël. L'homme lui demanda s'il n'avait pas honte de se promener ainsi dans la rue, Rabbi Motèle lui répondit : « Un homme qui pénétrerait dans une étable pour s'occuper des bêtes, devrait-il s'habiller et paraître comme elles ? Moi aussi, devrais-je ressembler à tous les habitants des étables qui parcourent les rues ici ? »

Grâce à cette obstination à suivre la voie qu'il s'est tracée, l'homme se préservera des embûches et des mauvaises fréquentations qui sont en général, le fruit d'un manque de confiance en soi et d'une recherche de l'approbation d'un entourage qui n'est pas toujours souhaitable.

C'est face à une telle épreuve qu'il a été dit : *« Et il s'en enorgueillit d'être dans la voie d'Hachem. »* Un juif doit veiller à ne pas être la victime passive d'un mauvais ami, mais proclamer au contraire avec fierté : "je suis quelqu'un d'important, il ne me sied pas d'être en compagnie de gens aussi misérables !" A quoi cela ressemble-t-il ? A un garçon qui aurait subitement perdu la raison et qui se prendrait pour une souris. Nuit et jours, il ne cesse d'expliquer à qui veut l'entendre qu'il est une souris, un rongeur qui rampe par terre ! Lorsque la situation empira, on l'envoya dans un asile de fous. On s'occupa alors longtemps de lui afin de lui enlever cette idée et lui redonner conscience qu'il était un homme normal, et non une souris. Un jour, les psychiatres décidèrent qu'il était



guéri, sain d'esprit et qu'il se comportait normalement. Ils le convoquèrent et lui demandèrent ce qu'il était. « Je suis un homme, cria-t-il, et pas une souris, je ne suis pas une souris, je ne suis pas une souris ! » L'entendant ainsi parler, ils le relâchèrent. Seulement quelques instants s'écoulèrent, et voici que le garçon se met à courir dans la rue. Lorsque ses proches lui demandèrent ce qu'il fuyait de la sorte, il leur répondit terrifié : « J'ai vu un chat dans la rue, et c'est de lui que je m'enfuis sans demander mon reste, car c'est la nature des souris de craindre les chats qui les dévorent vivantes.

-Pourtant nous t'avons entendu à l'instant déclarer à tout le monde que tu n'étais pas une souris mais un homme ! Qu'as-tu donc dans ces conditions à craindre les chats ?

-C'est vrai, répondit le jeune homme, je sais à présent que je suis un homme et non une souris, mais je crains que peut-être le chat l'ignore, et qu'il en vienne à me dévorer. C'est pour cela que je tremble de tous mes membres ! »

C'est à un tel homme que ressemble celui qui s'émeut des 'chats' qui parcourent les rues de la ville et qui se laisse séduire par toutes les impuretés qui y règnent. Qu'a-t-il à se laisser impressionner ? Ne voit-il pas qu'il n'y a vraiment pas de quoi s'émouvoir de ce soi-disant 'ami' qui tente de l'entraîner et qu'il n'est qu'une illusion ! Seul l'insensé poursuit ainsi les chimères du Yétser Hara, car celui qui ouvre les yeux voit bien que tout n'est que mensonge, que du vent sans consistance !

Et qu'on ne vienne pas prétendre à ce sujet qu'un homme doit être sociable ! C'est à ce sujet que le Rav de Kotsk répond à partir du verset de notre Paracha : « *Envoie pour toi des hommes* » qu'il commente allusivement en disant "renvoie de toi la société des hommes". Il veut signifier par cela que l'on doit se garder de rechercher à tout prix l'approbation de la société, lorsque celle-ci est en contradiction avec les fondements du judaïsme. Aucune "sociabilité" ne justifie le moindre compromis dans ce

qui touche à la crainte du Ciel ou aux règles de sainteté et de pudeur !

Néanmoins, les Rabbanim soulignent que cela concerne une personne qui était jusqu'à présent "moitié homme, moitié ange". Un tel individu, en rejetant sa moitié "homme de société" demeurera désormais entièrement ange. Mais celui qui était jusqu'à présent "moitié homme, moitié animal", gardons-nous de lui dire d'abandonner la société, car il demeurerait ainsi entièrement animal. Nos propos n'ont d'autre but que de se renforcer dans l'accomplissement de la Torah et de Mitsvot mais pas lorsque cela conduit l'homme au but inverse !

Le Machguia'h Rav Guedel Eisener a dit un jour à ce sujet que les Avrékhim et les Ba'hourim de notre époque qui veulent devenir des anges commencent souvent par cesser au préalable d'être des hommes (voulant ainsi signifier que leur conduite n'est pas louable et qu'ils ne supportent pas les critiques). Il en ressort finalement qu'ils perdent leur statut d'homme et ne sont pas encore parvenus à celui des anges.

La Torah en évoquant le mariage déclare : « *J'ai donné ma fille à cet homme.* » (Dévarim 22, 16)

Rabbi Moché Hunger, gendre du Divré 'Haim de Santz, envoya une fois une lettre à son gendre dans laquelle il ne tarissait pas d'éloges à propos d'un certain Ba'hour qu'on lui proposa pour sa fille. Le Divré 'Haim dans sa réponse lui écrivit : « Tu n'as pas écrit l'essentiel : est-il un "mensch" (un homme) ? comme il est écrit dans la Torah « *j'ai donné ma fille à un homme* ». On rapporte que le Rav de Tchébine, lui aussi, avait coutume de s'exprimer ainsi.

Écoutons plutôt la parabole extraordinaire suivante décrivant à qui ressemble celui qui se préoccupe à chaque instant de ce que diront de lui ses proches et ses amis (cette histoire a une source tout à fait authentique dans les livres des Anciens et est rapportée dans les ouvrages de Rav 'Haim Kanievsky Chlita) :



Un homme et son fils allaient en chemin. Le père marchait à pied alors que son fils, qui était jeune, chevauchait un âne. Un passant les croisa. Lorsqu'il vit ce spectacle, il se mit à les réprimander : « Voici un fils bien impudent, il est assis sur son âne en laissant son père s'épuiser à marcher ! » Ils s'empressèrent d'accepter la remarque de cet homme : le fils descendit de son âne tandis que le père monta à sa place. Ils continuèrent ainsi quelque peu leur chemin, lorsqu'ils rencontrèrent un homme qui en les voyant, les aborda sur un ton de reproche en disant : « Voici un père bien cruel qui laisse son fils encore jeune s'éreinter à marcher alors qu'il trône comme un roi sur sa monture ! » A nouveau, ils firent cas de sa remarque : le père descendit de son âne mais cette fois-ci, le fils ne monta pas à sa place à cause de ce que leur avait dit le premier en passant. Ils poursuivirent ainsi leur chemin, tous deux marchant à côté de l'âne, jusqu'à ce qu'ils croisent un nouveau passant qui critiqua une fois de plus leur comportement en arguant : « Vous avez un âne et vous marchez à pied ! » Ils se hâtèrent alors de se serrer tous les deux sur l'âne, lorsqu'ils rencontrèrent une fois de plus un homme qui s'écria à leur intention : « Comment pouvez-vous faire autant de mal à cet animal qui croule sous un tel poids ? » Finalement, ils entrèrent tous les deux dans la ville en portant l'âne sur leurs épaules. Tel est le sort de celui qui écoute la voix de tous ceux qu'il croise !

Le Midrach (Bamibar Rabba 16, 11) rapporte que le Saint-Béni-Soit-Il pardonna aux explorateurs lorsqu'ils déclarèrent : « *Nous fûmes à nos propres yeux comme des sauterelles* », mais pas lorsqu'ils déclarèrent « *c'est ainsi que nous fûmes à leurs yeux* ». Hachem leur reprocha en effet : « Savez-vous comment Je vous ai fait apparaître à leurs yeux ? Qui vous a dit que vous n'êtes pas des anges à leurs yeux ? » Ils s'attirèrent ainsi eux-mêmes leur châtement : « Suivant le nombre de jours pendant lesquels vous avez exploré la Terre, quarante jours, une année pour chaque jour » (à savoir quarante ans d'exil dans le désert avant de pouvoir entrer en Eretz Israël et la mort de toute

la génération, n.d.t). Certes, la Guémara (Sota 35a) enseigne que les explorateurs entendirent explicitement de la bouche des géants qui peuplaient la Terre "des fourmis se trouvent dans les vignes" (et d'après cela, pourquoi leur fut-il reproché "qui vous a dit que vous n'étiez pas des anges à leurs yeux?"). Néanmoins, le Sefat Emet explique qu'un homme entend suivant ce qu'il pense et s'il s'imagine être une fourmi, c'est ainsi qu'il entendra les gens parler de lui. « C'est parce qu'ils étaient misérables à leurs propres yeux, comme des fourmis, écrit-il, qu'ils apparurent de la sorte aux yeux des géants, car tout dépend du travail personnel de l'homme sur lui-même ! »

La valeur des étudiants en Torah

Au début de notre Paracha (13, 3), Rachi explique : « Tous ceux qui sont (appelés) "hommes" dans la Torah sont des gens de valeur, car à ce moment, ils (les explorateurs, n.d.t) étaient méritants. » Certains lisent ces paroles de Rachi sous une forme allusive : « Tous ceux qui sont des hommes dans la Torah, sont des gens de valeur », signifiant ainsi que chaque juif qui s'adonne à l'étude de la Torah a une immense valeur, « car à ce moment, ils sont méritants » : au moment où un juif étudie la Torah, il est méritant et important aux yeux de D.

Une discussion oppose les décisionnaires pour savoir si les non-juifs ont le droit d'étudier la Torah. Nombreux sont ceux qui pensent qu'ils sont autorisés à étudier la Torah écrite (cf. le Chileté Haguiborim sur le Rif au début du traité Avoda Zara) et seule l'étude de la Torah orale leur est défendue. Certains en expliquent la version en disant que la Torah écrite a été relue sur le Mont Eval et sur le Mont Guérizim et traduite alors en soixante-dix langues à l'intention des nations du monde. En revanche, la Torah orale ne fut transmise qu'aux Bné Israël et leur est exclusivement réservée. D'après cela, certains expliquent pourquoi chaque traité du Talmud est appelé "Massékhet" qui s'apparente au terme hébraïque "Massakh" (un écran). Car c'est lui qui sépare Israël des



nations. Cela vient ainsi nous enseigner que le moyen le plus sûr à notre disposition pour nous séparer de toutes les impuretés des nations est d'étudier la Guémara, car grâce à elle nous créons un écran entre ce qui est saint et l'impureté.

La Guémara (Avoda Zara 24b) rapporte que lorsque l'on chargea l'Arche Sainte sur une charrette tirée par deux génisses (au temps du Prophète Chemouél), un miracle se produisit et elles se mirent à chanter un cantique. Cela pour évoquer que même celui qui se trouve au niveau le plus bas, et qui à l'instar de ces génisses ne possède ni Torah ni bonnes actions, peut toutefois en acceptant le joug de l'étude (évoqué par l'Arche Sainte portée par ces deux bêtes), parvenir à s'élever jusqu'au niveau de pouvoir chanter des louanges inédites en l'honneur d'Hachem.

L'étude de la Torah comporte en outre, la propriété exceptionnelle de permettre à l'homme de surmonter son Yétser Hara. C'est ainsi que le Noam Elimélekh explique le verset de notre Paracha : « *Montez par le Néguev et gravissez la montagne, et vous verrez la Terre, quelle est-elle !* » (13, 18-19). Le Néguev, dit-il, symbolise la Sagesse (on enseigne que "celui qui veut devenir Sage, doit aller vers le Sud") et la Sagesse par excellence est la Sagesse de la Torah qui est supérieure à toutes les autres. D'autre part, la montagne symbolise le Yétser Hara qui ressemble à une montagne (cf. Guémara Souca 52a). D'après cela, ce verset peut être compris ainsi : « Montez par le Néguev », adonnez-vous à l'étude de la Torah, et grâce à Elle : « Gravissez la montagne », vous surmonterez votre Yétser Hara qui vous semble être une montagne, vous parviendrez ainsi à le vaincre et à le soumettre devant le Yétser Hatov. Cependant, l'essentiel : « vous verrez la Terre comment elle est » vous vous rendrez à l'évidence que toute chose terrestre et matérielle, « quelle est-elle ? », elle n'a aucune valeur ni importance !

La Torah fait également mériter aux Bné Israël que, du Ciel, on se comporte envers eux avec miséricorde et bienveillance. C'est

ainsi que le Or Ha'Haim à la fin de notre Paracha, explique que la Torah nous ordonne de suspendre dans les Tsitsit un fil de Tekhélet (d'azur) teint avec le sang d'un mollusque qui provient de la mer, "afin de susciter la miséricorde Divine qui émane de la Torah comparée à la Mer".

« Une année pour chaque jour » : se renforcer dans une utilisation optimale du temps pour le Service d'Hachem

« Une année pour chaque jour. » (14, 34)

La Torah vient nous apprendre ici que pour chaque jour où les explorateurs parcoururent la Terre avec de mauvaises intentions, les Bné Israël (qui prêtèrent foi à leur médisance, n.d.t) furent punis et durent rester une année de plus dans le désert.

On trouve par ailleurs que "tout celui qui commet une faute, même un jour par an, cela lui est compté comme s'il l'avait commise toute l'année (Guémara Haguiga 5b).

Le 'Hatam Sofer (Torat Moché, fin de Paracha Nasso) rapporte à ce sujet que, comme on le sait, "la mesure de bonté est cinq cents fois supérieure à la mesure de rigueur" (Midrach Tan'houma Béchala'h 21). D'après cela, dit-il, si selon la mesure de rigueur, un jour est considéré comme une année, il en résulte que selon la mesure de bonté, un jour de Torah, de Service d'Hachem et de bonnes actions, sera considéré par le Saint-Béni-Soit-Il comme cinq cents ans de service Divin.

Cela permet d'expliquer également le verset « *afin que vos jours se prolongent comme des jours "quintuplés", sur la Terre* » (Dévarim 11, 21), car la distance qui sépare le Ciel de la Terre est selon nos Sages cinq cents ans de marche (Pessa'him 94b). Cela signifie, écrit-il, que chaque jour rempli complètement de Torah et de Mitsvot représente le trajet pour arriver de la Terre au Ciel.

En outre, ajoute le 'Hatam Sofer, comme ce monde ne peut suffire à rétribuer un tel nombre d'années puisqu'il est limité à six mille ans, c'est que, forcément, le Saint-Béni-



Soit-Il rajoutera à l'homme autant d'années dans le monde futur.

La même idée est rapportée également dans le 'Hida à propos du verset : « *Réjouis-nous comme aux jours de nos épreuves, les années où nous avons vu le mal* » (Téhilim 90, 15). Car, dit-il, la mesure de bonté étant supérieure à celle de rigueur, "lorsque vient la délivrance, il est nécessaire que les jours soient beaucoup plus longs et importants". C'est ainsi que le Rav de Primo explique ce verset : « *Réjouis-nous comme aux jours de nos épreuves.* » Nous demandons par-là du Très-Haut qu'Il nous réjouisse une année entière pour chaque jour où nous étions éprouvés en exil, chose que nous avons apprise des « années où nous avons vu le mal » à savoir de l'époque des explorateurs qui ont commis le mal et qui furent punis une année pour chaque jour, en tenant compte du fait que la mesure de bonté est supérieure à celle de la rigueur et puisque ce monde est amené à ne durer que six mille ans, il est donc nécessaire que les jours (de récompense, n.d.t) soient considérablement allongés.

En ce qui nous concerne, cela signifie que la personne sensée cherchera à remplir ses journées de Torah et de Mitsvot. Une immense rétribution l'attend alors dans le monde futur car pour chaque jour ainsi rempli comme il se doit, elle aura droit à de longues années de bonheur et de paix.

L'essentiel est de savoir utiliser son temps à bon escient en le consacrant à l'étude de la Torah. De nombreuses heures en effet, sont souvent malheureusement perdues par manque de réflexion, alors qu'avec un minimum d'intelligence et de bon sens, il est possible de faire la part des choses entre ce qui est primordial et ce qui est superflu. En faisant ce calcul, l'homme méritera de faire l'acquisition éternelle de beaucoup d'heures d'étude de Torah. En agissant ainsi, il sera heureux dans ce monde et dans le monde futur.

Un juif attendait un vendredi matin son train dans une grande gare en Suisse d'où partaient des lignes pour toutes les

destinations. Un de ses amis le rencontra et s'enquit de là où il désirait voyager. « A tel endroit, lui répondit l'autre, d'ailleurs, le train qui s'y rend est déjà sur le point de partir. Néanmoins, ajouta-t-il, je n'ai pas l'intention de prendre celui-ci mais le suivant, qui est bien plus confortable et qui comporte des tables et des lits qui me procurent beaucoup de plaisir. Je pourrai en effet, y prendre mes repas et m'y reposer en toute quiétude.

- Pourtant, lui demanda son ami, l'horaire du prochain train est dans quelques heures.

- Malgré tout, lui répondit-il, cela vaut la peine ! »

Et de fait, après plusieurs heures d'attente, le train tant désiré arriva. L'homme y monta tout joyeux bien qu'étant harassé par tout ce temps passé à attendre dans la chaleur. Il pouvait enfin voyager à son gré, profitant des tables dont il avait rêvé pendant cette attente interminable et, après s'être restauré, il sombra dans un profond sommeil, jusqu'à ce que le train arrive à sa destination finale. C'est alors qu'il s'aperçut avec stupeur qu'il avait pris le train dans le sens inverse. C'est avec grand peine qu'il dut au dernier moment trouver un endroit où passer le Chabbat (alors qu'il n'avait sur lui que ses habits de la semaine). Qu'avait-il fait pour en arriver à une telle situation ? Ce n'était que parce qu'il était tellement absorbé à vouloir s'assurer le confort le plus parfait qu'il avait oublié de vérifier sa destination !

La leçon à tirer de cette parabole est évidente : la recherche du confort et de la satisfaction des besoins du corps perturbent l'homme au point qu'il en oublie son rôle et le but de sa venue dans ce monde.

On connaît cette autre parabole que rapporte le 'Hafets 'Haim à ce sujet : un paysan qui avait réussi à sauver le fils du roi, se fit inviter par ce dernier, en signe de reconnaissance, à pouvoir remplir ses sacs de tout ce qu'il pourrait prendre dans la salle du trésor royal durant l'heure qui lui serait alors impartie à l'avance. Lorsque le



jour et l'heure attendus arrivèrent, le roi fut soudain pris de panique à l'idée que le paysan puisse lui prendre une bonne partie de son trésor. Que fit-il ? Il envoya ses serviteurs s'enquérir des mets que cet homme aimait le plus déguster et des airs de musique qu'il désirait le plus écouter. Il fit alors dresser à proximité et à l'intérieur de la salle du trésor, un somptueux banquet. Lorsque le paysan arriva, il commença à se délecter de plats succulents et écouta ensuite avec joie les airs émouvants qu'il aimait. Seulement au dernier moment, il se rendit compte de son erreur et se lamenta amèrement : « Malheur à moi, qu'ai-je fait ? J'ai troqué des trésors d'or et d'argent contre des vanités dont j'aurais pu jouir après avoir fini le temps qui m'était imparti ! Pourquoi ai-je donc gaspillé tout mon temps à de telles sottises ? »

Il en est de même du Yétser Hara qui sait que l'âme juive est descendue dans ce monde afin d'amasser des provisions de Torah et de prière, qui l'accompagneront ensuite pour l'éternité pour son plus grand bien. Que fait-il ? Il détourne le regard de l'homme afin qu'il contemple tout ce qui l'entoure pour jouir du monde matériel jusqu'à ce qu'à la fin de sa vie, il se retrouve vide de tout.

Efforçons-nous d'attraper au contraire le plus d'acquis spirituels dans ce monde qui ressemble à une cérémonie nuptiale où tous les mets et les boissons sont à notre portée !

Que l'Eternel fasse que nous méritions tous ensemble de nous renforcer dans notre foi, de nous sanctifier et de jouir très bientôt de la lumière renouvelée de Tsion.

